



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

Il fut un tems où le type de la plus grande élégance était un cachemire de l'Inde. On estimait le luxe, la fortune, le bon goût d'une femme d'après la richesse de son cachemire. Elle a un cachemire ! était la phrase *nec plus ultra* de l'éloge donné aux recherches des toilettes les plus renommées. Ce fut dans ce tems que le bon ermite de la Chaussée-d'Antin fit sur ces fameux schalls un article très-piquant qui plut et offensa plus d'une société. Ce fut dans ce tems aussi que la fatuité des hommes s'empara de ce sujet pour exercer leurs sarcasmes sur les moyens de séduction qu'il offrait. Pauvres petits êtres qui pour plaire sentaient sans doute le besoin d'une ressource étrangère ! Mais le plus triste effet de l'importance attachée alors à la possession d'un cachemire, fut dans l'influence qu'il exerça sur le sort de maintes jeunes filles, dont on déterminait

le consentement pour certain mariage de convenance, en leur présentant le bonheur de recevoir pour cadeau de nocces un schall d'Orient. Elles souriaient alors, et signaient le contrat qui engageait leur existence en échange de quelques émotions d'amour-propre ou de coquetterie. Et cependant ces mêmes schalls, si puissans au tems dont nous parlons, sont tombés aujourd'hui dans le domaine des vieilles toilettes de province, ou entassés dans les cartons des *revendeuses d'occasion*. Il n'est plus une femme de nos jours qui oserait porter sur ses épaules ces palmes mesquines ayant quelques mains de hauteur, et ces petites bordures larges de trois ou quatre pouces.

La progression du luxe a frappé là plus que partout ailleurs. Ce n'est plus un cachemire, mais deux, mais trois, et plus si l'on peut, qui doivent garnir le fond d'une corbeille de nocces. Il en faut de longs, à fonds unis, et à fonds ouvragés ;

il en faut de carrés, semés de rosaces et de dessins étrangers ; il faut surtout que les plus beaux schalls aient d'immenses palmes, dont les nuances fraîches et vives attestent qu'elles n'aient point encore servi à ceindre le front d'un sultan ou la taille d'une odalisque : car les couleurs ternes sont les moins appréciées, maintenant où la rivalité établie dans nos plus grands magasins sur ce choix de marchandises nous met à même de dédaigner les dépouilles des Turcs et des Indiens. Parmi les maisons qui se distinguent dans la supériorité de ce choix, nous avons remarqué celle de M. Brousse (à la *Cavane*, rue Richelieu), qui, dans ce moment, possède un des plus beaux assortimens qui se soient vus à Paris. On va les admirer par curiosité, car rien ne peut surpasser la beauté du travail, du tissu et des nuances. Indépendamment des fonds blancs et noirs qui sont en majorité dans tous les cachemires, il s'y trouve les couleurs les plus à la mode, telles que le jaune bistre, le vert, le bleu. Un cachemire de cette dernière nuance nous a surtout frappé par une perfection toute distinguée ; en le voyant, il est difficile de ne pas envier la destination de la corbeille où, probablement, il ne tardera pas à être déposé.

CHAPEAUX.—On emploie pour chapeaux beaucoup de satin et étoffes ouvragées. Le satin-blond fond rose broché en blanc, produit un très-joli effet et a un reflet doux et très-avantageux à la physionomie.

— Un pou de soie couleur souci, sur lequel est broché un petit réseau noir, absolument semblable à un tulle que l'on aurait placé sur la soie, est aussi une nouvelle étoffe employée pour chapeaux.

— Un chapeau de satin noir, doublé de velours rose, et orné d'un bouquet de chardons roses.

— Un chapeau de satin vert broché, orné de plumes vertes à bouts blancs, et doublé de satin blanc.

— On voit encore beaucoup de chapeaux ayant une ruche de tulle placée au bord, dans l'intérieur de la passe.

— Les formes sont un peu plus grandes et plus évassées.

— Les rubans que l'on emploie dans les chapeaux sont très-ouvragés, et la plupart de deux couleurs.

— Un petit bonnet, tout original, était en tulle noir, semé de très-petites fleurs brodées en soie rouge, verte et jaune ; sur le devant du bonnet, une guirlande de petites marguerites de plusieurs couleurs. Le bonnet avait, au lieu de garniture, un bouffant de la même étoffe que le fond, et qui était soutenu par la guirlande qui le maintenait ainsi un peu comme un turban.

— Le *pou de soie* est l'étoffe qui remplace le plus souvent la moire, pour la confection des chapeaux. L'épaisseur de ce tissu, le reflet pur de ses nuances, et la fermeté qu'il donne aux chapeaux, en ont fait généralement rechercher l'usage.

— Le *pou de la reine*, qui est absolument de la même famille que le *pou de soie*, ne diffère que par un léger travail broché, ou un glacis d'autres nuances sur le fond de l'étoffe. Le *gros des Indes*, le *gros de Tours*, le *gros d'hiver*, ont également une telle ressemblance, que la variété des noms semble n'être adoptée que pour changer la forme des phrases. Du reste, ce sont toutes étoffes employées avec succès aujourd'hui.

— La richesse et la multitude des noms que l'on emploie chaque année pour indiquer les nouveaux dessins ou couleurs des étoffes, produisent quelquefois des dénominations très-gracieuses, et qui surpassent certes en bon goût celles que nous trouvons dans les vieilles modes du dernier siècle. C'est presque toujours l'apparition d'un personnage, d'un phénomène, d'une nouveauté littéraire, ou une pièce de théâtre, qui inspire le nom d'un tissu ou d'une nouvelle forme. Il ne faut donc point que les étrangers s'attendent à re-

cevoir quelque chose de trop extraordinaire, lorsqu'ils font leurs commandes d'après les noms plus ou moins inconnus qui s'emploient aujourd'hui. C'est ainsi qu'une femme peut porter au bal une robe de gaze *fleurs d'anges*, sans craindre paraître trop aérienne, ou un satin *Luxor*, sans redouter de passer pour une antiquité.

DEUX JEUNES FILLES.

Je dois avertir que le récit que j'ai à faire est très-simple, naïf même, si l'on veut, et de nature à figurer dans le *Journal des Demoiselles*. Ceux qui se délectent des romans à émotions fortes, et de ces contes violents qui ébranlent tout le système nerveux, ceux-là feront bien de ne pas continuer une lecture pour eux trop fade. J'écris non loin de la patrie du bon Gessner que j'aime, en dépit du *qu'en dira-t-on*, et je me laisse aller tout doucement au *bucolisme*. Ceci tient donc en quelque sorte de l'idylle, et l'idylle ne compte plus guère d'amateurs. Patience ! qui sait si l'on n'y reviendra pas ? La mode est un cercle vicieux. Quand le goût est émoussé par l'abus des liqueurs spiritueuses, le plus sûr moyen de lui rendre son énergie est de se mettre au laitage. Ne désespérons donc pas du genre pastoral.

Cette préface était encore nécessaire pour montrer que je ne prends personne en traître : maintenant je poursuis.

J'étais allé de Bâle à Arau, en traversant une partie intéressante de la chaîne du Jura. Le tems favorisa mal cette excursion. A Arau j'assistai à une séance du grand conseil d'Argovie : c'est notre chambre des députés en miniature. Je vis et j'entendis M. de Zschokke, moins célèbre en sa qualité d'orateur que comme auteur des *Veillées d'Arau* et de l'*Histoire*

de la Nation suisse. J'entendis aussi pérorer M. Troxler, le chef de l'opposition argovienne. Où l'opposition va-t-elle se nicher ? Quand je dis que *j'entendis*, je me sers du mot propre, car je n'ai pas l'avantage de connaître assez la langue allemande pour comprendre de bout en bout un long discours. Sans doute c'est un tort ; je l'ai en commun avec beaucoup de mes compatriotes. Soit dit en passant, nous négligeons trop les langues vivantes : nous nous fions à ce qu'on parle français presque en tous lieux, et nous portons à l'étranger notre ignorance présomptueuse. Il est vrai que l'allemand est diablement difficile. Ah ! que ne l'ai-je mieux su, pour avoir le plaisir de parler la langue des aimables jeunes filles dont j'ai à vous entretenir !

Il n'y a point de diligence qui d'Arau conduise directement à Bâle par la petite province rhénane du Frickthal. Une calèche mène chaque matin quatre voyageurs jusqu'à un bourg où l'on prend à son passage la diligence de Zurich. Vers l'heure du départ, je prévins que je voulais marcher en avant, et me voilà arpentant la montagne de *Staffeleck*, du haut de laquelle on découvre une grande étendue de pays, terminée par les Alpes, les Alpes que je n'aperçois jamais sans un battement de cœur. Un peu fatigué, je m'assis au bord d'un ruisseau, sur une jolie pelouse ombragée par un bois de mélèzes. Vous comprenez, ici commence l'idylle. J'ai constamment un volume en poche, et je me mis à lire, un peu distrait par le murmure de mon ruisseau, vrai cristal liquide.

Enfin je vois venir de loin ma calèche ; elle roulait vite, elle allait passer ; le conducteur stimulait ses chevaux, le malheureux ! Je lui crie d'arrêter, je saute lestement le ruisseau, la portière s'ouvre, et un riant spectacle frappe ma vue. Au fond de la voiture deux jeunes personnes de seize à dix-huit ans, parées, charmantes, et sur le devant deux énormes bouquets

de fleurs des champs. Regardez cela de loin ; c'était à étourdir qui le vit de près. Revenu de la première surprise, après les politesses d'usage, avec quel contentement je mis à profit le droit que m'avaient donné quelques francs payés à la poste d'Arau ! Je montai dans le modeste phaéton, tout à coup transformé en un landau élégant, où mon bon destin m'avait gardé une place. M'apercevez-vous là, installé au milieu de deux gros bouquets, en face des jolies voyageuses plus fraîches encore que leurs fleurs ? Oui vraiment, c'était à étourdir.

Entre les deux sexes, tout commence par les yeux : dans une rencontre comme la nôtre, cette communication rapide, tacite, langage qui précède l'autre, est traduisible par ces mots : *Voyons qui ce peut être*. La seconde gradation, le langage parlé, se détermine d'après la première, c'est-à-dire selon que l'examen a été plus ou moins favorable. Naturellement, c'est ainsi qu'on procède en pareil cas. Ce que de prime abord on augura de mon individu, comment le deviner ? La première impression que la vue fortuite d'un inconnu éveille dans la pensée des femmes, est à l'instant même couverte d'un voile. Voile mystérieux, fortuné le mortel qui, autorisé plus tard à te soulever, rencontre des yeux doucement émus, une bouche qui prononce un timide aveu ! Mais de quoi vais-je m'aviser ? c'est vraiment bien cela dont il est question ! Si j'ignore ce qu'on présuma de moi (je le saurais, que je ne le dirais pas, quoi que ce fût, et vous ne vous en inquiétez guère), je sais au moins très-bien ce que je vis d'un coup d'œil ; je pourrais le décrire, car je crois le voir encore. Dans ma position, j'eus d'ailleurs le loisir d'observer tour à tour l'ensemble et les détails, et je ne m'en fis pas faute. Brune et blonde étaient mes compagnes de voyage ; la brune, avec un regard velouté, ce qui est peu commun ; la blonde, avec des yeux finement spirituels, ce qui plaît toujours ;

toutes deux si jolies, que le cœur pouvait s'éprendre, sans trop savoir si c'était pour la blonde ou pour la brune ; toutes deux de cette tournure distinguée qui est l'étiquette du *comme il faut* ; toutes deux mises de même, avec cette élégante simplicité, cette netteté exquise, qui parent si bien la jeunesse. A grand tort j'allais omettre que leurs chapeaux de paille avaient pour seuls ornemens un ruban vert uni et des pâquerettes disposées avec goût. Et ces fleurs que je croyais artificielles, vrai Parisien que je suis, elles venaient d'être cueillies dans un pré ! Enfin, presque sans hyperbole, je ne voyais que fleurs dans cette voiture.

A l'exacte parité du costume, on eût pris ces jeunes filles pour deux sœurs ; mais là s'arrêta la ressemblance, et je sus plus tard qu'elles étaient cousines, cousines élevées ensemble, vivant sous le même toit, et liées d'une étroite amitié.

Si réservé que soit un homme, il est mal avisé de garder le silence, quand il se trouve seul avec des femmes ; si timides que puissent être de jeunes demoiselles, la politesse veut qu'elles répondent, lorsqu'on leur adresse la parole d'un ton convenable. A vrai dire, j'étais plus embarrassé auprès de ces gentilles personnes, que je ne l'aurais été avec de grandes dames. Il y a de cela plusieurs raisons inutiles à déduire. J'en sais plus d'un qui ne les concevrait pas, quand je les aurais dites ; et qui est fait pour les comprendre, se les expliquera sans que je les dise. Quoi qu'il en soit, je pris l'initiative en français ; on me répondit de même, presque sans accent, et, je vous l'assure, en fort bons termes.

Comme je les complimentais sur leur facilité à parler la langue française, elles m'apprirent qu'elles avaient séjourné pendant deux années au canton de Vaud, qu'elles y avaient remplacé deux sœurs qui, de leur côté, étaient venues passer ce tems dans le Frickthal. Cette ancienne et intéressante coutume des échanges d'en

fans se pratique encore dans la Suisse française et dans la Suisse allemande. Deux familles se confient ainsi réciproquement ce qu'elles ont de plus cher, leurs enfans; ayant le même intérêt, elles ont à l'égard l'une de l'autre une égale sécurité. Paternellement traités dans une maison étrangère, les enfans ne tardent pas à la regarder comme celle de leurs parens; ils apprennent aisément une seconde langue, et cet usage contribue à resserrer les liens des petites républiques suisses.

Or, comment ces deux jeunes personnes se trouvaient-elles seules dans une voiture publique? Elles étaient allées voir une amie récemment mariée auprès d'Arau. Rien de plus simple. En Suisse, l'éducation des filles est peu contrainte: elles jouissent d'une liberté assez étendue, forment entre elles, dans les villes, de petits clubs féminins où les hommes ne sont admis que par faveur spéciale, et elles entreprennent parfois des parties de plaisir à la campagne, sans être obligées de recourir à la protection d'aucun cavalier: Cette sorte d'indépendance accordée aux femmes avant leur mariage ne vous semble-t-elle pas un éloge des bonnes mœurs qui règnent encore en ce pays?

Je ne trouvais chez mes compagnes de voyage, ni cette retenue affectée qui va jusqu'à la prudence, ni ce laisser-aller de paroles vides qui dégénère en babil. Leur conversation, toute d'accord avec leur maintien, me parut enjouée, spirituelle, et mesurée par un sentiment parfait de convenances. Ce n'était pas ce que nous appelons le bon ton, mais ce qui constitue le bon goût; c'était la grâce, mais non telle qu'on l'entend dans nos salons. A leur instruction acquise se mêlait une naïve inexpérience des choses, et cet alliage de savoir et de candeur est peut-être ce qu'il y a de plus intéressant dans la jeunesse. Enfin je reconnaissais en elles, si j'ose m'exprimer ainsi, la ville et la campagne, c'est-à-dire la nature habilement secondée

par un art discret, ou, si l'on veut, la culture bien ménagée de nos plus beaux jardins.

Malheur à qui, rencontrant seules ces jeunes filles, et se méprenant sur la facilité apparente de leurs propos folâtres, eût fait entendre à de chastes oreilles un langage de séduction! Anathème à qui eût osé souiller d'un impur contact cette innocence virginale!... Je n'ai jamais mieux senti que le plus grand respect est dû au jeune âge.

Que tu as bien raison, ô Jean-Jacques! oui, « l'innocence des mœurs a aussi sa » volupté qui vaut bien l'autre. » Pardonne-moi une comparaison, ô mon philosophe! n'allais-je pas m'aviser de trouver des traits de ressemblance entre ces jeunes amies et les deux charmantes personnes avec lesquelles tu passas une si riante journée à Rhodne? En vérité, cette similitude existait; mais il ne m'est pas donné, ô notre maître à tous! d'écrire ces quelques pages où tu as immortalisé le souvenir de M^{lles} de Graffenried et Galley.

Une sorte d'intimité régnait déjà, et la gaieté confiante commençait à s'établir entre nous. J'aurais voulu que la bienheureuse calèche nous emportât loin, bien loin, au bout du monde. Hélas! elle n'allait qu'à cinq lieues. Qu'une route de cinq lieues est courte! l'ennui seul a le triste pouvoir de la prolonger. A mon grand déplaisir, nous entrâmes bientôt dans le bourg où devait s'effectuer la séparation, et notre conducteur fit halte devant une auberge de bonne apparence. Il fallut descendre: j'offris la main à mes compagnes de voyage; elles me remercièrent par quelques mots accompagnés d'un sourire affectueux, me saluèrent, et disparurent dans la confusion que notre arrivée avait occasionnée, sans que j'eusse le tems de voir de quel côté elles tournaient leurs pas. Je demeurai quelque tems à la même place, fort préoccupé, car la conclusion de l'aventure, toute prévue qu'elle fût, m'attristait. Sans doute, me disais-je, ces demoiselles sont

des châtelaines du voisinage, et leurs parens sont déjà à les attendre au bout de l'avenue qui mène à leur belle demeure : pour moi inconnu, il n'est point d'hospitalité de château ; l'auberge est mon seul refuge, à moi étranger. J'y entrai un peu en rechignant, dans cette auberge, et apprenant qu'il se passerait encore une heure et demie avant l'arrivée de la diligence de Zurich, bien que je n'eusse pas le moindre appétit, je résolus de dîner par passe-tems. La maîtresse de la maison, une ronde maman de quarante ans, à la mine fraîche et avenante, me dit qu'on me servirait dans un quart d'heure, et j'entrai dans la salle à manger.

Un quart d'heure, en effet, s'était écoulé à peine, quand on vint pour mettre la nappe. Il était écrit que j'irais ce jour-là de surprise en surprise. Deux jeunes filles entrent, chargées de tout ce qui constitue un couvert. Le croirez-vous ? c'étaient les demoiselles de la calèche, je ne me trompais pas, c'étaient elles-mêmes. Les deux châtelaines étaient tout uniment, l'une la fille et l'autre la nièce de l'aubergiste. Peu d'instans leur avaient suffi pour quitter leur parure et prendre un plus simple vêtement ; quelques minutes avaient fait de citadines élégantes de jolies villageoises ; mais leur gracieux maintien n'avait rien perdu à cette métamorphose. A peine descendues de voiture, elles étaient déjà rendues à leurs fonctions journalières, et cela gaîment, bonnement, sans la moindre apparence de regret ou d'embarras. Mon étonnement les divertit, et il est presumable qu'elles n'en comprirent pas nettement la cause, tant leur conduite en tout ceci était naturelle.

Ce fut comme le deuxième acte d'une pièce jouée par les mêmes personnages, avec cette différence que je n'étais plus guère dans mon rôle, tandis que mes interlocutrices n'avaient fait que changer d'habits. Ce brusque changement de scène et de décorations me déconcertait. Malgré ma répugnance, il fallut bien me résoudre

à me laisser servir par mes jolies hôteses dont j'aurais été si volontiers le serviteur. Je fis bonne contenance, et je me tirai vaille que vaille de l'épreuve à laquelle j'étais soumis. Le dîner devait être bon, je le supposai d'après le témoignage de mes yeux, car je songeai peu à savourer les mets ; ce repas ressemblait fort à ceux qu'on sert sur le théâtre, et auxquels les conviés ne touchent que pour la forme. Je prenais goût à ma nouvelle position, et une main gentille venait de me verser le café, quand on entendit le roulement lourd de la diligence qui arrivait avant l'heure accoutumée. Que n'était-elle en retard ! Que n'avait-elle versé ! Force était de payer et de partir. Je demandai mon compte : 15 batz (45 sols) étaient la modique somme due. J'aurais volontiers marchandé pour donner davantage. Restait une question que je discutai à part moi, pendant le court moment de répit que m'accordait le relai, embarrassante question, celle de savoir à laquelle de mes deux hôteses j'oserais donner les 15 batz ; je les remis enfin, non sans une sorte de honte, à la jolie brune, car il me semblait que je n'aurais pu me résoudre à mettre cet argent dans la main de la charmante blonde. Heureusement, ce n'était pas le cas de rien donner pour la fille.

Adieux faits, je montai dans la diligence : un dernier regard au tournant de l'auberge, et tout fut dit.

La vie est un amalgame bizarre d'éléments hétérogènes, un vrai salmigondis. Figurez-vous que je ne trouvai dans la diligence que deux maussades vieilles femmes, parlant suisse pour tout patois. Triste dénouement d'une pièce si bien commencée !

Un Bâlois qui traverse souvent le Frickthal, et qui s'arrête chaque fois dans l'auberge où me servirent mes aimables hôteses, m'a dit que leur père est fort riche, qu'il jouit d'une considération méritée, et qu'il est maire de sa commune. Sa fille et sa nièce épouseront peut-être, l'une

un bourgeois, et l'autre un opulent manufacturier. Tout cela va de soi-même en Suisse; déroger ce n'est pas changer de position sociale, c'est uniquement se mal conduire. Heureux pays! ne laisse donc pas s'altérer tes mœurs et tes institutions.

LE CABINET DE LECTURE.

LA PREMIÈRE PASSION.

I.

« Minuit! ma mère dort : je me suis relevée :
Je craignais de laisser ma lettre inachevée ;
J'ai voulu me hâter, car peut-être ma main
Ne sera-t-elle plus assez forte demain!
Tu connais mon malheur ; je t'ai dit que mon père
A voulu me dicter un choix, et qu'il espère
Sans doute me trouver trop faible pour oser
Refuser cet époux qu'il prétend m'imposer.
O toi qui m'appartiens ! ô toi qui me fis naître
Au bonheur, à l'amour, que tu m'as fait connaître ;
Toi qui sus le premier deviner le secret
Et trouver le chemin d'un cœur qui s'ignorait ;
Crois-tu qu'à d'autres lois ton amante enchaînée
Méconnaisse jamais la foi qu'elle a donnée ;
Qu'elle puisse oublier ces rapides moments
Où nos voix ont ensemble échangé leurs sermens,
Où sa tremblante main a frémi dans la tienne,
Et qu'à d'autre qu'à toi jamais elle n'appartienne ?
Tu veux fuir, m'as-tu dit : suis ; mais n'espère pas
M'empêcher de te suivre attachée à tes pas !
Qu'importe où nous soyons si nous sommes ensemble ;
Est-il donc un désert si triste, qui ne semble
Plus riant qu'un palais, quand il est animé
Par l'aspect du bonheur et de l'objet aimé ?
Et que me font à moi tous ces biens qui m'attendent ?
Lorsqu'on s'est dit : je t'aime ! et que les cœurs s'entendent,
Que sont tous les trésors, qu'est l'univers pour eux,
Et que demandent-ils de plus pour être heureux ?
Mais comment fuir ? comment tromper la vigilance
D'un père soupçonneux qui m'épie en silence ?
Je m'abusais ! Eh bien, écoute le serment
Que te jure ma bouche en cet affreux moment :
Puisqu'on l'a résolu, puisqu'on me sacrifie,
Puisqu'on veut mon malheur, eh bien ! je les défie :
Il ne m'auront que morte, et je n'aurai laissé
Pour traîner à l'autel qu'un cadavre glacé ! »

II.

Lorsque je l'ai revue, elle était mariée
Depuis cinq ans passés : « Ah ! s'est-elle écriée,
C'est vous ! bien vous a pris d'être venu nous voir :
Mais où donc étiez-vous ? Et ne peut-on savoir
Pourquoi, depuis un siècle, éloigné de France,
Vous nous avez ainsi laissés dans l'ignorance ?
Quant à nous, tout va bien : le sort nous a souri.
J'ai parlé bien souvent de vous à mon mari ;

C'est un homme d'honneur, que j'aime et je révere,
Sage négociant, de probité sévère,
Qui par son zèle actif chaque jour agrandit
L'essor de son commerce, et double son crédit ;
Et puisque le hasard à la fin nous rassemble,
Je vous présenterai, vous causerez ensemble ;
Il vous recevra bien, empressé de saisir
Pareille occasion de me faire plaisir.
Vous verrez mes enfans : j'en ai trois. Mon aîné
Est chez mes belles-sœurs, qui me l'ont emmenée ;
Je l'attends samedi matin : vous la verrez.
Oh ! c'est qu'elle est charmante ! ensuite vous saurez
Qu'elle lit couramment, écrit même, et commence
À jouer la sonate et chanter la romance.
Et mon fils ! il aura ses trois ans et demi
Le vingt du mois prochain ; du reste, mon ami,
Vous verrez comme il est grand et fort pour son âge ;
C'est le plus bel enfant de tout le voisinage.
Et puis j'ai mon petit. Je ne l'ai pas nourri :
Mes couches ont été pénibles ; mon mari,
Qui craignait pour mon lait, a voulu que je prisse
Sur moi de le laisser aux mains d'une nourrice.
Mais de cet embarras je vais me délivrer,
Et le docteur m'a dit qu'on pouvait le sevrer.
Ainsi dans mes enfans, dans un époux qui m'aime,
J'ai trouvé le bonheur domestique ; et vous-même,
Vous dépendez de vous, j'imagine, et partant
Qui peut vous empêcher d'en faire un jour autant ?
Je sais qu'en pareil cas le choix est difficile,
Que vous avec parfois une humeur indocile,
Mais on peut réussir, et vous réussirez :
Vous prendrez une femme, et nous l'amènerez,
Elle viendra passer l'été dans notre terre ;
Jusque-là toutefois, libre et célibataire,
Pensez à vos amis, et venez en garçon
Nous demander dimanche à dîner sans façon ».

FÉLIX ARVERS.

Album.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — Voici les changements qui ont été faits à la salle, sous la direction de MM. Lecoq et Histoff, chargés des travaux d'embellissemens. Le fond des loges a été peint d'un ton vert clair, et rehaussé de filets d'or. Cette couleur a paru la plus favorable pour faire ressortir le teint et la toilette des dames. Les arabesques des devantures de loges ont été ravivées et les dorures remises à neuf.

* Cette pièce fait partie d'un recueil intitulé *Heures perdues*, qui se trouve chez Fournier jeune, rue de Seine, n° 14.

On a ajouté des ceintures d'or formées de grecques, qui se détachent sur un fond rouge, et qui ont l'avantage de s'accorder avec le plafond ainsi qu'avec les loges d'avant-scène, toutes tendues en velours cramoisi; les rampes et les appuis, qui sont aussi de la même étoffe, achèvent de donner à l'ensemble de cette salle un coup d'œil aussi brillant qu'harmonieux. La décoration de l'avant-scène est surtout d'une grande richesse; l'or des colonnes s'y marie heureusement avec les draperies en velours, rehaussées elles-mêmes d'ornemens et de franges d'or massif. Ces améliorations doublent de valeur par le soin qu'on a pris d'augmenter l'éclairage du lustre; le torrent de lumière qui tombe maintenant sur le devant des loges, et qui pénètre dans tous les coins de la salle, prête un éclat magique à tous les ornemens.

Le foyer n'est pas moins resplendissant de peintures, de dorures et de lumières; on a remplacé le ton des portes, autrefois peintes en bois d'acajou, par une couleur bronze clair qui rappelle le fond général de la salle et l'harmonise mieux avec les camées qui touchent au plafond de ce salon. Nous y avons remarqué l'emploi d'une invention nouvelle. En dehors du chambranle de la cheminée on a pratiqué un encadrement en lave émaillée de plusieurs nuances.

— Le mariage de deux artistes distingués a eu lieu dans la petite chapelle de l'ambassade anglaise, rue du Faubourg-Saint-Honoré. M. Berlioz jeune, compositeur connu par ses productions remarquables, et particulièrement par son ouverture des *Francs-Juges*, a épousé miss Smithson, qui s'est acquise à Paris une réputation qu'elle a su justifier à Londres

dans la représentation des principaux ouvrages de l'Angleterre, et notamment dans *Jane Shore*.

— Les représentations d'*Anna Bolena* sont pour M^{lle} Julie Grisi autant de triomphes au Théâtre Italien. M. Ivanoff partage ces applaudissemens. Ce jeune ténor vient d'être engagé par les directeurs des théâtres italiens de Paris et de Londres. En hiver il chantera à Paris, l'été à Londres.

— Un nouvel ouvrage de M^{me} Desbordes-Valmore, intitulé *L'Atelier d'un Peintre*, vient d'être mis sous presse.

— On réimprime en ce moment une troisième édition des *Mémoires de Trelawney*, l'ami et le compagnon de lord Byron.

— Parmi la foule de journaux qui abondent aujourd'hui, il en paraît un intitulé *l'Ours*, ayant pour titre : *rédigé par une société de bêtes ayant bec et ongles*.

— Les nouvelles constructions du passage des Panoramas, à l'entrée du boulevard, sont entièrement terminées. Les magasins qu'on y vient d'ouvrir, sont ornés avec un luxe extraordinaire. Le soir, cette entrée, brillamment éclairée, donne l'exacte idée de ces bazars dont les *Mille et Une Nuits* nous font tant de récits merveilleux.

— DENTIFRICE SUBTIL, chez MM. les frères ARNOUS, parfumeurs du Roi à Berlin, et NAVARRE, galerie d'Orléans, n° 28, à Paris. — Ce nouveau dentifrice blanchit les dents sans les rayer ni leur faire perdre rien de leur éclat, et sans en altérer l'émail. Le prospectus se délivre gratis. Le prix du flacon est de 5 fr. et 40 fr. la douzaine.

A ce Numéro est jointe la planche 1008.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 2^e près le passage de l'Opéra
 Chapeau en Satin des M^{mes} de M^{me} Céline-Martin place Vendôme.
 Caneton en Velours épinglé garni de dentelle et Bonnet en Rubans
 et Monde des M^{mes} de M^{me} Bernard rue de la Bourse 8.

Mess^{rs} J & J Fuller N^o 34 Rathbone Place London.

25 Octobre 1833.

N^o 10008.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.
Chapeau en satin orné de Tunesie. Manteau en Mérinos et Velours
brodé des Meins de Mesdemoiselles Rambac Bnd St. Denis 19.

Ayuntamiento de Madrid

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 31 Rathbone Place London

(To

I
d'un
pas
plus
nes
lac
l'é
com
pou
rid
dél
son
flex
et
on
sar
no
co
me
pl